

Valérie Bernier, Nelly Duvicq et Maude Landreville [dir.], *Une exploration des représentations du Nord dans quelques œuvres littéraires québécoises*, Montréal, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, coll. « Isberg », 2012, p. 81-100.

Les femmes et la forêt nordique. Fatalité, connaissance de soi et normes sociales

Marilyne Claveau

Dans une œuvre de fiction, l'espace dans lequel évoluent les protagonistes n'est jamais accessoire. C'est d'autant plus vrai dans les œuvres qui situent leur action au Nord, car le territoire est marqué par un imaginaire spécifique : blancheur, froid, désolation, solitude, immensité, etc. L'idée du Nord peut être observée selon différents points de vue ou selon différents axes, comme le mentionne Daniel Chartier dans son article « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives¹ ». Entre autres, l'idée du Nord peut se déployer à travers l'opposition sédentarité/nomadisme. Dans la littérature québécoise, la sédentarité renvoie à la figure du colon qui a défriché et colonisé

¹ Les sept axes proposés par Daniel Chartier sont les suivants : opposition entre sédentarité et nomadisme; paradigme de l'aventurier; reprise des mythologies amérindiennes et inuites; territoire scandinave; nordicité saisonnière ou hivernité; Nord esthétique; Nord imaginaire utopique et fantasmé (Daniel Chartier, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [dir.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura », 2004, p. 14).

des régions comme le Lac-Saint-Jean, les Laurentides (aussi appelées les Pays-d'en-Haut²), la Mauricie et l'Abitibi, régions qui, à l'époque, étaient considérées comme nordiques parce qu'inhabitables³. Le nomadisme renvoie quant à lui à la figure du coureur des bois, homme qui vivait sur ce territoire indompté qu'était la forêt canadienne-française.

Ces espaces ne sont habituellement pas pensés en fonction des femmes. Pourtant, au temps de la colonisation, ces dernières, pilier familial et social, avaient un important rôle à jouer sur le territoire nordique à coloniser, et étaient perçues comme stabilisatrices de l'ordre social :

Où on trouve des femmes, on trouve ensuite des maisons, des enfants, bref un avenir, une raison d'établir des villes, des lois, des écoles, une motivation pour défricher, cultiver et consolider une exploitation terrienne⁴.

Dans les œuvres québécoises du terroir, par exemple, la gent féminine semble attirée vers le Nord plus par devoir que par esprit d'aventure. Il existe des traces de ces femmes dans la littérature québécoise du début du XX^e siècle : *Maria Chapdelaine*⁵ de Louis Hémon en est un exemple marquant. Si la figure de la femme dévouée semble dominer dans cette littérature, on peut tout de

² Voir notamment Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Constantes », 1972, 249 p.

³ Ces régions dites nordiques ont été colonisées à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

⁴ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Éditions du Jour, 1992, p. 60.

⁵ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal, 1988 [1914], 218 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *MC*.

même y retrouver quelques femmes aventurières. Marie Le Franc, dans *Héliér, fils des bois*⁶, nous présente d'ailleurs une femme attirée par l'expérience intime de la forêt.

Nous proposons donc de confronter ces deux figures féminines par le biais d'approches théoriques telles que l'analyse du territoire en fonction de la sexualisation de l'espace nordique de la forêt (Aurélien Boivin⁷, Heidi Hansson⁸, Jack Warwick⁹, Paulette Collet¹⁰) et l'analyse de la trajectoire des personnages féminins (Patricia Smart¹¹). Nous nous baserons pour ce faire sur le concept d'agentivité ou d'*agency* (Rachel Blau DuPlessis¹², Helga Druxes¹³) développé en études féministes.

Afin d'observer les relations que les personnages d'Hémon et de Le Franc entretiennent avec la forêt canadienne-française, nous présenterons d'abord nos héroïnes, pour, dans un deuxième temps, nous attarder aux caractéristiques propres de la forêt comme espace nordique. Dans un troisième temps, nous

⁶ Marie Le Franc, *Héliér, fils des bois*, Paris, Éditions Nelson, 1937 [1930], 280 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention HB.

⁷ Aurélien Boivin, « Le roman québécois contemporain : l'opposition entre les espaces masculins et féminins », *Études canadiennes*, vol. 21, n° 39, 1995, p. 179-191.

⁸ Heidi Hansson, « Bayard Taylor's *Northern Travel* and the genders of the North », *Edda. Nordisk Tidsskrift for Litteraturforskning. Scandinavian Journal of Literary Research*, vol. 106, janvier 2006, p. 18-33.

⁹ Jack Warwick, *op. cit.*

¹⁰ Paulette Collet, *Marie Le Franc, deux patries, deux exils*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1976, 198 p.

¹¹ Patricia Smart, « Le roman de la terre ou la subversion d'Alphonsine Moisan », *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 2003, p. 91-142.

¹² Rachel Blau DuPlessis, *Writing Beyond the Ending. Narrative Strategies of Twentieth-Century Women Writers*, Bloomington, Indiana University Press, 1985, 253 p.

¹³ Helga Druxes, *Resisting Bodies. The Negotiation of Female Agency in Twentieth-Century Women's Fiction*, Detroit, Wayne State University Press, 1996, 230 p.

observerons la relation que nos protagonistes entretiennent avec le territoire. Enfin, nous nous concentrerons sur la manière dont l'espace conditionne les choix de vie de Maria Chapdelaine et de Julienne Javilliers.

Maria et Julienne

Le point de contact entre *Maria Chapdelaine* (1916) et *Héliier, fils des bois* (1930) se situe du côté de la trame narrative : les auteurs situent leur roman dans un Nord canadien-français et mettent en scène une jeune fille confrontée à un choix de vie, prise dans un triangle amoureux.

Julienne Javilliers, une Européenne cultivée, se retire dans la forêt laurentienne du mont Tremblant pour faire le point sur sa vie et elle y rencontre deux hommes qui l'intéressent pour différentes raisons. Il y a d'abord Héliier Le Touzel, un homme à l'image de la nature qui fait corps avec la forêt : « puissant, massif et taciturne [...] Héliier était fils de la forêt » (*HB*, p. 13). L'autre prétendant est Renaut Saint-Cyr, un Européen du rang et de l'éducation de Julienne. Il voit dans le mont Tremblant un divertissement, il ne cherche pas à connaître la forêt, mais plutôt à s'y distraire. Avec chacun de ses prétendants, la jeune femme adopte une attitude et un comportement différents : avec Héliier, elle est contemplative et à l'écoute de la forêt, tandis qu'avec Renaut, elle doit « se préoccuper de sa coiffure, préparer le thé, penser livre » (*HB*, p. 158). Une opposition nette se dessine entre Héliier, l'homme de la nature, et Renaut, l'homme de la culture. Le choix de Julienne se situe symboliquement ici : choisira-t-elle l'Europe ou le Canada, la

ville ou la forêt, les émotions ou la raison? Ces deux portraits d'hommes mettent en lumière la dichotomie qui régit le roman et qui déchire Julienne Javilliers.

Marie Le Franc, dans *Héliier, fils des bois*, nous présente une femme attirée par l'expérience intime de la forêt.

Dans *Maria Chapdelaine*, l'héroïne est, là aussi, confrontée au choix d'un homme. Au départ, Maria, jeune Canadienne française et fille de défricheur, échange une promesse de mariage avec François Paradis, un coureur des bois intrépide, courageux et épris de liberté. Lorsqu'il se perd en forêt, Maria comprend qu'elle ne le reverra jamais. La jeune fille est désormais libre et deux autres prétendants s'intéressent à elle. Eutrope Gagnon est un paysan robuste et patient qui offre à Maria une vie calquée sur son présent, où labeurs agricoles et ménagers ponctuent ses journées. Il lui offre la même vie qu'a vécue sa mère, une « vie rythmée par le cycle des saisons¹⁴ ». Lorenzo Surprenant est quant à lui un homme de la ville, pâle et délicat. Il offre à Maria une vie aux États-Unis facile et remplie de divertissements. La décision de Maria se résume à un choix de mode de vie qui pourrait se décliner ainsi : campagne ou ville, tradition ou modernité, sédentarité ou exil, Nord ou Sud.

¹⁴ Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, *Le mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 59.

Ce monde d'oppositions divise les univers narratifs en deux catégories, d'un côté, la nature avec la forêt, le cycle des saisons, et, de l'autre, la culture avec le défrichage des terres, la vie de ville et de campagne¹⁵. En pensant les personnalités de Maria et de Julienne en fonction de cette dichotomie nature/culture, l'on constate que la première appartient à la nature et la seconde à la culture. Maria, par sa personnalité « patiente, calme, muette » (*MC*, p. 151), est assimilée à la nature. D'ailleurs, l'attrait qu'elle exerce sur les hommes passe par son corps. Julienne, quant à elle, a un esprit rationnel qui préfère l'équilibre et l'ordre à la sentimentalité. Les hommes la traitent « en égale, en amie, voire en camarade, non en amoureuse possible » (*HB*, p. 35). Dans la trajectoire narrative des romans, les jeunes femmes seront appelées à développer une facette opposée à leur personnalité : Julienne, femme de tête, apprendra à écouter son cœur et Maria, femme corporelle, suivra le chemin du devoir, celui dicté par sa raison.

Espaces masculins et féminins

D'un point de vue symbolique, on peut concevoir le monde comme organisé selon deux pôles. L'un, féminin, connote la passivité, la beauté, la fertilité. L'autre, masculin, évoque plutôt l'action, le courage, la domination. D'après ces catégorisations, l'univers de la femme serait lié au corps (maternité, sexualité, apparence, vie privée) et celui de l'homme serait lié à l'esprit (argumentation, raison, stratégie, vie publique). De cette

¹⁵ Il faut préciser que nous avons, dans *Maria Chapdelaine*, affaire à une double opposition, c'est-à-dire que la forêt s'oppose à la campagne qui elle-même s'oppose à la ville. Donc, l'espace champêtre est le lieu intermédiaire entre la culture et la nature.

dichotomisation découle le fait qu'on valorise chez la femme des qualités physiques et chez l'homme des qualités intellectuelles.

Selon Heidi Hansson¹⁶, on attribuerait à l'espace les caractéristiques de l'un ou de l'autre sexe. Ainsi, le territoire serait *genré* (ou sexualisé) d'après les grandes divisions sexuelles symboliques. Elle explique que la nature peut parfois être personnifiée par une figure féminine, pensons par exemple à une terre nourricière et fertile ou encore à une dame nature capricieuse. La forêt, entre autres, est souvent comparée à une femme tentatrice et dangereuse qui attire les hommes, qui les obsède. Paulette Collet écrit de cette femme-forêt :

En effet, elle est un alcool, une véritable drogue pour certains. Ils sont possédés du désir d'aller toujours plus loin, vers un but impossible à atteindre, au mépris de tout bon sens et de tout péril. Car comme celui de l'incendie, le magnétisme de la forêt est redoutable. [...] La forêt ne change pas seulement d'aspect; elle a l'humeur variable qu'on attribue aux belles femmes. Mais cette belle femme est dangereuse, parce qu'aussi puissante que capricieuse. Elle n'est pas une force abstraite, mais un être à la fois charnel et spirituel¹⁷.

Cette forêt, femme inaccessible et indomptable, est un objet de désir dangereux qui attire les hommes vers l'inconnu et l'aventure.

¹⁶ Heidi Hansson, *op. cit.*, p. 18-33.

¹⁷ Paulette Collet, *op. cit.*, p. 62.

La forêt

D'après Jack Warwick¹⁸, la forêt s'inscrit dans un paradigme nordique. Les forêts du Nord, territoires des Amérindiens, des coureurs des bois et des voyageurs, représentent un défi pour les hommes qui s'y aventurent, car ils doivent y affronter la nature et ses périls. Survivre ou mourir, la loi de la forêt nordique est dure, à des kilomètres de celle de la civilisation. Un grand danger guette les aventuriers, car la forêt devient fatale lorsqu'un homme perd son chemin¹⁹. Il risque alors de mourir, à la merci des intempéries, des bêtes sauvages et de la faim. Cette forêt, est une force agissante²⁰, elle tue et façonne les gens qui s'y aventurent : elle révélera notamment la nature égoïste de Renaut Saint-Cyr, enlèvera François Paradis à Maria, sauvera Julienne d'une destinée insipide.

La campagne

Alors que la forêt, selon Aurélien Boivin, serait le territoire des hommes, l'espace féminin antagoniste serait la campagne, avec ses valeurs ancestrales de permanence, d'ordre et de continuité²¹. Dans les romans du terroir, cette campagne s'oppose à la fois à la ville, terre d'exil, et à la forêt, terre d'aventure. Alors que la forêt est à conquérir, la campagne représente un espace à conserver, elle est un endroit sécuritaire, rassurant, rythmé par le cycle des

¹⁸ Jack Warwick, *op. cit.*

¹⁹ Dans la littérature québécoise du terroir, l'expression « s'écarter » est plus fréquente pour signifier ce danger.

²⁰ Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, *op. cit.*, p. 55.

²¹ Aurélien Boivin, *op. cit.*, p. 179.

saisons. L'espace de Maria est celui de la campagne : la forêt et la ville sont pour elle des espaces imaginaires, des espaces de fuite. À l'intérieur du roman, la campagne est le lieu féminin de la sédentarisation. Entre autres, la mère Chapdelaine vante sans cesse les qualités des « vieilles paroisses où la terre est défrichée et cultivée depuis longtemps » (MC, p. 26). Les hommes, comme le père Chapdelaine et François Paradis, sont plutôt attirés par la forêt.

La ville

Si la ville, dans *Maria Chapdelaine*, devient le lieu de l'exil qui contredit les valeurs de la campagne, il en est tout autrement dans *Héliar, fils des bois*. La ville, lieu de la culture, s'oppose radicalement à la forêt. L'espace urbain est ici l'environnement originel de Julienne, son ancrage dans la réalité et dans la norme sociale. Dans les œuvres qui nous concernent, les espaces respectifs de ville et de campagne ont la même fonction symbolique, s'opposer à la forêt et représenter la rationalité de l'esprit contre le rêve qu'incarne la nature nordique.

La forêt chez Hémon et Le Franc

Nous avons vu que la forêt est un espace masculin, mais qu'arrive-t-il lorsqu'un personnage féminin la rencontre? Cette femme est-elle effrayée ou fascinée? Repoussée ou attirée? En fait, nous postulons que la forêt nordique influence la destinée des personnages féminins, mais nous verrons que Maria et Julienne y réagissent différemment.

Pour Julienne, la forêt est un lieu de renaissance qui lui permet de « voir clair en soi » (*HB*, p. 43), alors que pour Maria, elle est une menace, une force fatale qui emporte ses rêves et ses espoirs. Les deux héroïnes mènent une quête sur ce territoire qu'est la forêt, elles désirent se sortir de la vie qu'elles mènent — vie d'agricultrice ou de citadine — et voient toutes les deux en la forêt une possibilité de changer leur quotidien. Nous croyons que l'échec ou le succès de leur entreprise peut avoir un lien avec leur expérience physique de l'espace. Maria vit à l'orée de la forêt sans s'y aventurer, son contact avec elle est donc visuel et imaginaire. En réalité, elle ne connaît des bois que ce que les autres, surtout les hommes, en racontent. Julienne, qui en définitive a une expérience positive de la forêt, entre directement en contact avec la nature, en y faisant notamment plusieurs excursions.

Au départ, la personnalité de Maria s'harmonise avec la nature. La jeune fille a les qualités requises pour vivre selon le rythme des saisons : elle est patiente et vaillante. La forêt, l'hiver et les tâches quotidiennes ont leur raison d'être. L'équilibre intrinsèque de Maria dépend de la nature. Toutefois, la tragédie qui lui enlève François²² opère une transformation dans la personnalité de la jeune fille qui, désillusionnée, se détourne de la nature. La forêt est désormais une ennemie : « Le bois... toujours le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres, fermé autour d'eux comme une poigne cruelle [...]. » (*MC*, p. 150) La forêt et l'hiver deviennent des forces meurtrières que Maria veut fuir. Elle perçoit négativement le paysage familier enseveli sous la neige :

²² François Paradis disparaît alors qu'il se déplace en forêt pendant une tempête de décembre.

Le vent soufflait de l'est et chassait devant lui une armée de nuages *tristes* chargés de neige. Ils défilaient comme une *menace* au-dessus du sol *blanc* et les bois *sombres*; le sol semblait attendre une autre couche à son *linceul*, passif, et les sapins, les épinettes et les cyprès, serrés les uns contre les autres, n'oscillaient pas, *figés* dans cet aspect de grande résignation qu'ont les arbres au tronc droit. (*MC*, p. 144 [je souligne])

Cet extrait permet de souligner à quel point ce pays est funeste pour la jeune fille. Elle décide alors de suivre Lorenzo, mais la mort de sa mère la pousse à réfléchir. Elle entend des voix, les voix de la raison, qui lui font comprendre que sa place est « [a]u pays de Québec [où] rien ne doit changer et rien ne doit mourir » (*MC*, p. 198). Ces voix lui font réaliser que son identité est intimement liée au pays où elle est née. Maria abandonne définitivement ses rêves de liberté et d'exil pour poursuivre ce que ses ancêtres avaient commencé : repousser les limites de la forêt, vivre et peupler ce territoire hostile. Alors, Maria se confond au paysage :

Le souvenir des autres devoirs ne vint qu'ensuite, après qu'elle se fût *résignée*, avec un soupir. [...] À travers les heures de la nuit Maria resta *immobile*, les mains croisées dans son giron, *patiente* et *sans amertume*, mais songeant avec un peu de *regret* pathétique aux merveilles lointaines qu'elle ne connaîtrait jamais, et aussi aux souvenirs *tristes* du

pays où il lui était commandé de vivre. (MC, p. 199
[je souligne])

Comme ces « arbres aux troncs droits », Maria, « immobile », est soumise à une loi qui la dépasse, figée dans une réalité qu'elle ne peut contrôler. De par son sens du devoir, elle choisit le chemin qui était tracé d'avance pour elle.

Dans *Héliér, fils des bois*, le territoire agit lui aussi sur la destinée de Julienne. L'Européenne a une personnalité qui s'oppose d'abord radicalement à la forêt. Alors qu'elle aime la ligne droite et l'équilibre géométrique, elle se retrouve dans un espace où la logique n'est pas mathématique, mais naturelle. Ce relief tout en montagnes et en lacs n'a rien à voir avec l'architecture parisienne. Tout ce qui l'entoure appartient au règne animal et végétal. Le sol, par exemple, a « un aspect spongieux, grouillant, larvaire » (HB, p. 66) dans lequel elle s'enfonce jusqu'aux genoux lorsqu'elle marche sur une souche en décomposition. Julienne, de la tête aux pieds, est une fille de la ville : talons hauts et robes claires qui, selon Héliér, « ne sont pas [faits] pour le Nord » (HB, p. 61-62). Toutefois, elle apprend à s'adapter au paysage et transforme au fil des jours ses habitudes. Lise Lachapelle²³ affirme qu'au contact de la forêt, Julienne se fait un nouveau quotidien : elle apprend par exemple à s'habiller pour la forêt et à manger les produits de la faune et de la flore²⁴. Le mont Tremblant la libère de ses préoccupations théoriques alors qu'elle avait un grand intérêt pour les musées, les bibliothèques et les études classiques.

²³ Lise Lachapelle, « Marie Le Franc ou la rencontre de l'espace canadien comme renaissance amoureuse », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1990, 102 f.

²⁴ *Ibid.*, f. 38-39.

De nombreuses excursions au cœur de la forêt en compagnie d'Héliel provoquent une métamorphose chez Julienne dans sa démarche réflexive, toujours selon Lise Lachapelle, puisqu'elle quitte le domaine de l'esprit pour l'expérience physique :

À partir du moment où cette femme pénètre dans « l'ancre » de la forêt, nous avons l'impression qu'elle est dépouillée de son passé, de tous les habits culturels qui l'ont enveloppée comme une momie depuis longtemps²⁵.

Le contact avec le mont Tremblant la transforme : d'abord citadine, elle se métamorphose peu à peu en fille des bois. Elle commence à accepter la loi de la forêt où la nature et non l'humain commande. Ce changement ne sera toutefois pas achevé puisque Julienne « s'écarte » dans les bois à la fin de l'été en compagnie de Renaut.

Pour l'Européenne, la forêt est d'abord un espace étranger et effrayant. En incipit, lors de son premier contact avec la forêt laurentienne, sa marche est ralentie par ses talons hauts qui s'enfoncent dans le sol mou. Toutefois, au fil des jours, Julienne se transforme : « Elle avait au Tremblant changé de nationalité. L'Européenne était restée là-bas, sur l'autre bord. [...] Elle avait l'impression d'être au commencement de la création. [...] Le monde était aboli. » (*HB*, p. 157) Alors qu'au départ, sa marche en forêt est complexifiée par ses chaussures, elle apprend plus tard, grâce à Héliel, à y marcher pieds nus. L'expérience de la forêt

²⁵ *Ibid.*, f. 42.

laurentienne est ici physique, Julienne apprend à modifier sa manière d’appréhender l’espace; Maria, quant à elle, est influencée par ses émotions, voire bouleversée par le paysage. Le contact avec la forêt entraîne donc de réelles modifications dans la trajectoire des protagonistes.

Dans les œuvres qui nous concernent, les espaces respectifs de ville et de campagne ont la même fonction symbolique, s’opposer à la forêt et représenter la rationalité de l’esprit contre le rêve qu’incarne la nature nordique.

Perspective féministe

Le concept d’agentivité ou d’*agency* est décrit par Judith Butler comme étant « cette capacité d’agir qui évite de penser le sujet comme simple jouet de forces sociales²⁶ ». Dans les œuvres culturelles, une finalité est programmée par les différentes couches de discours sociaux; par exemple, pour un personnage féminin, le mariage ou la mort sont les destinées narratives logiques. Les cas les plus classiques seraient le « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d’enfants » des contes de fées et le suicide de Juliette dans la pièce de Shakespeare. Le désir féminin se trouve alors

²⁶ Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, coll. « La découverte poche. Sciences humaines et sociales », 2005, p. 15.

tourné vers l'être masculin. Le mariage amène le bonheur, et la vie sans l'être aimé est inconcevable. Selon Rachel Blau DuPlessis :

Toute convention sociale est comme un "scénario" proposant des séquences d'action et de réponse, selon la signification qu'on leur donne, et conditionne la manière d'organiser nos expériences par des choix, des points de vue et des priorités²⁷.

L'*agency*, qui est une forme de subjectivité ou d'émancipation sociale, serait cette force intérieure qui pousse les héroïnes à se sortir d'une prédétermination sociale et narrative. La sphère privée de la maison et de la famille peut être considérée comme la destinée naturelle des femmes; se sortir de ce scénario serait une marque d'*agency*²⁸.

Même si, au départ, Maria Chapdelaine désire s'affranchir des schèmes féminins traditionnels, elle se résigne à vivre la vie de sa mère, celle proposée par Eutrope Gagnon. Maria n'est pas une héroïne active dans le roman, elle se laisse porter par les événements. De nature discrète et silencieuse, elle ne verbalise guère ses sentiments et ses émotions. Elle a d'ailleurs très peu d'emprise sur son destin : la nature, le Nord et la forêt sont décrits comme des forces fatales²⁹. Elle passe du rêve de la fuite au conformisme social. Comme ses aïeules, elle s'enracine dans les

²⁷ « [a]ny social convention is like a "script", which suggests sequences of action and response, the meaning we give these, and ways of organizing experience by choices, emphasis, priorities » (Rachel Blau DuPlessis, *op. cit.*, p. 2 [je traduis].)

²⁸ Helga Druxes, *op. cit.*, p. 12.

²⁹ Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, *op. cit.*, p. 51.

rôles de mère et d'épouse qui lui semblent destinés. Le fait que ce soit la nature qui commande à Maria de demeurer au pays de Québec rend sa destinée immuable et *naturelle*. Patricia Smart voit une défaite dans le dénouement de *Maria Chapdelaine*. Selon elle, Maria est d'abord une héroïne des possibilités, qui contre sa volonté entre dans le « cycle éternellement répétitif du rôle transmis par des mères à des filles de moins en moins résistantes³⁰ ». Maria avait la volonté de s'affranchir de cette vie, mais comprend qu'elle n'a pas la possibilité d'en vivre une autre. Elle doit se soumettre à la loi du père.

Dans la littérature québécoise, la loi du père veut que les hommes établissent « leur domaine cultivable toujours plus au Nord, faisant avancer dans la forêt tant la raison que la nation³¹ ». Succomber à la tentation de se soustraire à cette loi comme Maria veut le faire en quittant la campagne lui serait fatal. Tout est mis en œuvre dans le roman pour ramener Maria sur le droit chemin. D'abord, elle veut faire sa vie avec François Paradis, un homme qui préfère la forêt à la terre : cet homme disparaît et Maria n'a donc plus la possibilité de le suivre. Par la suite, elle désire suivre Lorenzo Surprenant aux États-Unis : Laura Chapdelaine meurt et la jeune femme ressent le devoir de rester auprès de sa famille pour prendre en charge la maisonnée. Par conséquent, Maria se résigne à épouser un « double de son père³² », Eutrope, et se soumet à la triple autorité traditionnelle de Dieu, de la Nation et du Père.

³⁰ Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, *op. cit.*, p. 121.

³¹ Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 15.

³² *Ibid.*, p. 15.

Pour Julienne Javilliers, le portrait est différent. La forêt est à la fois un élément déclencheur et inhibiteur de l'*agency*, cette capacité à agir à contre-courant des contraintes sociales. Au départ, Julienne s'inscrit en dehors du moule social de la féminité : intellectuelle plutôt que séductrice. Julienne est un personnage qui fait déjà preuve d'agentivité puisqu'elle s'engage sur le chemin de l'aventure en décidant de prendre des vacances, seule, en forêt. À la fin de ses vacances, elle doit choisir entre Hélier et Renaut, et la décision la plus simple serait de partir avec ce dernier :

Elle portait l'héritage des civilisations et elle n'avait pas le droit d'y renoncer. [...] Son malheur à elle était de ne pas pouvoir abandonner les biens qu'elle avait acquis par routine, ou qui lui furent imposés : un état social, une culture, et jusqu'à la forme de sa destinée. Le retour à la nature était interdit. Les civilisés eussent vu dans son désir un instinct grossier. Qu'elle choisît de se retirer du monde pour entrer dans un couvent, c'était son affaire! Mais qu'elle se retirât du monde pour entrer dans la vie libre du Grand Nord, folie! (*HB*, p. 160-161)

Contre la pression sociale, elle renonce à une vie avec Renaut. L'apprentissage réalisé au cours de son été tient du fait qu'elle est désormais à l'écoute de ses émotions plutôt que de sa raison. La quête de Maria est inverse puisque c'est la raison et le sens du devoir qui dominent ses émotions.

Soulignons qu'en accord avec les contraintes sociales, Julienne avait choisi Renault, mais qu'une expédition en forêt la fait changer d'idée. En effet, le couple ne respecte pas les règles de survie en forêt qui se résument à apporter des provisions, des vêtements de rechange et à marquer son chemin en cassant des branches sur son passage. La menace qui guette les randonneurs, celle de « s'écarter », s'abat sur le couple. Lorsque la pluie se met à tomber, Renault fait preuve d'un manque de galanterie envers Julienne : il ne lui offre que tard dans la nuit de lui prêter son chandail de laine pour la réchauffer, elle qui grelotte dans sa robe légère et déchirée. Cette sollicitude tardive le rend comme étranger aux yeux de Julienne. Cette épreuve lui révèle la vraie nature de Renault. Ainsi, l'expérience de la forêt lui fait comprendre qu'elle avait fait le mauvais choix et qu'elle devrait passer outre les conventions sociales pour être heureuse. Julienne fait preuve d'*agency* en refusant de continuer une relation avec Renault, mais ne sort pas pour autant du scénario de la féminité puisqu'elle se conforme au stéréotype de la femme qui cherche la protection auprès d'un homme. N'oublions pas qu'au départ, Julienne est une femme rationnelle et consciente, et que son approche de la réalité diffère de la volonté traditionnellement féminine : « Elle savait que l'étude ne suffit pas à remplir un cœur de femme. [...] Le mariage devait être l'aboutissement normal de ses rêves de jeune fille. » (HB, p. 43) Nous pouvons donc en conclure que la forêt a permis à Julienne de retrouver un *équilibre féminin*. Le chemin est différent de celui de Maria Chapdelaine, mais la forêt y est, au bout du compte, tout aussi normalisante.

À la lumière de cette analyse, nous pouvons affirmer que la forêt canadienne-française influe sur les comportements des héroïnes. Maria et Julienne sont complètement transformées par la forêt. La transformation de Maria est chargée de négativité parce qu'elle doit abandonner ses rêves. D'abord amère devant cette forêt qui lui arrache celui qu'elle aime, elle se résigne par sens du devoir à vivre à l'orée de celle-ci. À l'opposé, la forêt laurentienne est, pour Julienne, une expérience positive, car la jeune femme y apprend à se connaître. La forêt lui permet de retrouver sa *vraie nature* de femme, car Julienne écoute désormais la voix de son cœur. Il faut ajouter que l'ascendant exercé par la forêt nordique sur la vie des héroïnes semble dépendre de l'expérience physique qu'elles en font : lorsqu'elles s'impliquent dans la découverte du territoire, l'aventure semble fructueuse, mais lorsqu'elles restent à la lisière des bois, la masse des arbres semble vouloir écraser leurs rêves.

Dans les œuvres étudiées, la forêt canadienne-française est le lieu d'une quête amoureuse. Quête qui, dans le cas de *Maria Chapdelaine*, avorte avec la disparition de François et qui, dans le cas de *Héliar, fils des bois*, semble se réaliser. Mais au-delà de cette quête, nous avons noté que la forêt nordique était un lieu de normalisation sociale. Elle ramène Maria dans le chemin de la loi du père et elle fait de Julienne une femme plus féminine, au sens des grandes divisions symboliques susmentionnées, en la détournant de ses intérêts rationnels pour la ramener vers ses sens et ses sentiments. On peut comprendre que la forêt nordique est une force agissante qui influence la destinée des protagonistes. Dans un cas masculin, alors que la forêt nordique est une force à combattre où l'expérience du froid et de la rareté met les hommes

à l'épreuve, l'espace sylvestre héroïse ceux qui y survivent. Chez Maria et Julienne, nous n'assistons pas à une héroïsation, mais plutôt à une opération de normalisation du féminin dans la résignation et l'affranchissement de contraintes sociales étrangères à la nature.